

Révélation, prophéties, magnétisme, somnambulisme, magie, sciences occultes, kabbale.

Chroniques, légendes, feuilletons, nouvelles amusantes, curiosités littéraires, poésies, chansons, etc., etc.

RÉVÉLATEUR

FEUILLE PROPHÉTIQUE.

L'esprit prophétique est naturel à l'homme.
DE MAISTRE.

La vérité doit être connue de tous pour ne nuire à personne.
DU POTET.

ADRESSER TOUT CE QUI A TRAIT A LA RÉDACTION RUE MAZARINE, 47. — ON NE REÇOIT QUE DES LETTRES AFFRANCHIES.

Dépôts principaux : rue de Seine, 32. — Rue Croix-des-Petits-Champs, 50. — Place de la Bourse, 13. — Rue du Cadran, 24. — Rue du Bouloy, 26. — Rue Saint-Germain-des-Prés, 10. — Rue des Vieux-Augustins, 12. — Rue des Gravilliers, 25. — Rue du Pont-aux-Choux, 9, et rue Mazarine, 47.

SOMMAIRE.

Avis. — Aux hommes de tous les partis. — Fourier jugé par lui-même. — Mon fantastique (1^{re} partie). — Le chien des barricades. — La révolte des blanchisseuses. — Petites nouvelles. — A propos des crieurs. — Les Hiboux (chanson). — Réclamation.

AVIS.

Il nous est, pour le moment, absolument impossible de poursuivre entièrement le but philosophique que nous nous étions proposé lors de la fondation du Révélateur, dont le 1^{er} numéro a paru le 20 juin, c'est-à-dire deux jours avant les derniers événements à jamais déplorables qui ont ensanglanté Paris. Nous continuerons pourtant la publication de notre feuille, dont désormais une moitié sera grave, l'autre curieuse et amusante.

Une foule de matériaux, inédits pour la plupart, sont à notre disposition; nos lecteurs en profiteront.

Le Révélateur a été et sera encore une feuille éminemment capricieuse, capricieuse comme la révélation elle-même, qui ne se produit pas à jour fixe.

Nous espérons que le public, n'étant pas lui-même exempt d'une sorte de coquetterie de faveur à laquelle nous nous soumettons de la meilleure grâce du monde, nous continuera la bienveillante indulgence dont il nous a honorés jusqu'à ce jour.

Aux hommes de tous les partis.

... Il se trouve des hommes, que nous devons nous contenter de croire insensés, qui osent encore nous parler du progrès de la raison humaine : ils donneraient même à entendre que le génie social a presque atteint l'apogée de son perfectionnement.

Ici nous ne reprendrons pas l'énumération des éternels fléaux qui dévorent l'humanité. Nous ne parlerons pas de l'indigence, de la fourberie, du carnage, de la prostitution, etc., etc., etc.

L'humanité, dans l'origine, dénuée de toute espérance, n'est-elle pas parvenue à étendre, par mille découvertes successives, les divers éléments qui, trop faibles d'abord pour réaliser son bonheur, devraient déjà l'avoir constitué depuis quarante ans ? N'est-il pas rationnel de croire, au spectacle merveilleux de la création, que la Providence a dû prévoir les conditions sociales dans lesquelles le genre humain doit accomplir sa destinée ? Elle qui a donné un Code social aux fourmis, aux castors, aux abeilles, l'aurait-elle donc refusé à l'homme, bien plus digne de sa sollicitude, puisqu'il est le rouage par excellence dans le grand mécanisme de l'univers ?

Ne prononçons pas un pareil blasphème. Dieu n'a pu commettre un tel oubli, lui qui, en nous donnant la mission providentielle d'administrer et d'embellir le globe, a voulu nous faire participer aux divins attributs qui font éclater à nos yeux, avec tant de magnificence, sa force, sa justice et sa bonté souveraines.

Le plus grand des sages de l'antiquité païenne, dans un moment d'intuition prophétique, a dit : « Un jour la lumière sociale descendra sur la terre. »

Le Rédempteur des âmes, confirmant cette promesse, a dit au genre humain : « Cherchez, et vous trouverez. » Serait-il donc surprenant que, après dix-huit cents ans d'attente, cette grande lumière promise aux nations projetât enfin sur nous ses rayons libérateurs ? CHERCHONS-LA DONC, FRÈRES, ET NOUS LA TROUVERONS.

Jean JOURNET.

Fourier jugé par lui-même.

... J'ai fait ce que mille autres pouvaient avant moi, mais j'ai marché au but, seul, sans moyens acquis et sans chemins frayés. Moi seul j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la nature; moi, le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'attraction, organe de ses décrets; elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée, elle m'a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des destins je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la théorie de l'harmonie universelle.

Charles FOURIER.

Mon fantastique.

Miracles, prophéties, rêves providentiels, visions, fantômes, pronostics, pressentiments, coïncidences surnaturelles, etc., que faut-il penser de tout cela ? Les esprits forts s'en tirent avec deux mots : mensonge ou hasard. C'est on ne peut plus commode. Les âmes superstitieuses s'en tirent... ou plutôt ne s'en tirent pas; ces pauvres âmes s'y jettent à corps perdu, elles n'ont foi qu'à l'inconcevable et se font un petit ordinaire de phénomènes. C'est un amusement qui a son charme et surtout son innocence. Je préfère de beaucoup ces âmes-ci à ces esprits-là. D'abord je rencontre moins des unes que des autres; c'est tout bénéfice. En effet, il faut avoir de l'imagination pour qu'on puisse l'avoir malade, et n'a pas qui veut la tête perdue dans les nuages; tandis qu'il suffit d'être électeur et abonné à deux ou trois journaux industriels pour en savoir aussi long et en croire aussi peu que Voltaire et Diderot; et puis j'aime mieux la folie que la sottise, la superstition que l'incrédulité, le chaos que le néant. Mais, ce que je préfère à tout c'est la vérité, la lumière et la raison; je les cherche avec une foi vive et un cœur candide. Dieu me préserve de bâtir des systèmes pour y emprisonner son œuvre ! Nier par orgueil ou admettre par ignorance, j'en donne le choix, non pas pour une épingle (elle a peut-être attaché quelque ceinture !...), mais pour un dictionnaire auquel n'est pas attaché le nom de Charles Nodier. Je ne crois point un fait parce qu'il est vraisemblable; je ne le regrette point parce qu'il est incompréhensible. Je ne dis point : Telle chose doit être ou ne doit pas être; j'examine, et j'ai pris le parti de n'avoir de parti pris sur rien.

En fait de choses merveilleuses, sans doute, on ne saurait trop tenir sa croyance sur la défensive; car rien n'est plus aisé à feindre ni plus difficile à

constater; mais n'oublions pas que Dieu est grand. Quand on me raconte de ces choses, je me dis : Il y a mille à parier contre un que cela est faux; mais il y a un à parier contre mille que cela est vrai. Voyons. — Et d'abord les prodiges sont-ils donc une absurde anomalie dans l'ordre naturel, une impossibilité démontrée ? Les livres saints, au besoin, nous démontreraient tout le contraire. Mais si nous n'avons qu'à nous prosterner et à croire, ne perdons pas de vue que les incrédules sont debout, et que le raisonnement seul, et non l'autorité, peut leur courber la tête. — Quoi ! le monde visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tiennent déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ? Pour moi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel mauvais désir, n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes, comme le gland produit le chêne, comme les fleurs attirent la rosée, comme l'aiguille aimantée appelle le tonnerre ? Pourquoi n'existerait-il point des causes morales comme il existe des causes physiques dont on ne se rend pas compte ? Et pourquoi des germes de toute nature ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur, pour éclore plus tard et se développer sous la forme des faits ? Nous aimons mieux tout attribuer à la volonté aveugle du hasard, parce que nous ne sommes pas dans le secret de cette fécondation impalpable, et que les instruments et les moyens nous manquent pour reconnaître et constater la corrélation de l'idée-germe avec le fait résultat, ou pour établir les rapports intimes qui joignent tel acte accompli à tel acte qui s'accomplira, peut-être loin de là et longtemps après.

Combien de péripéties terribles, de dénouements imprévus, dans le drame toujours renaissant de la vie des nations, des familles ou de chaque individu !... Combien de fois se dit-on : Qui aurait cru cela ? quel fléau sans nom ! quelle injustice du sort !... Ce n'est pourtant que la conséquence rigoureuse, la déduction nécessaire de quelque principe déterminant, la moisson fatale de quelques mauvais grains qu'on a semés, puis oubliés. Les maladies du corps ont aussi dans nos imprudences ou nos excès leurs motifs certains, qui souvent échappent à notre souvenir ou à notre perspicacité. Il y a des comètes qui embarrassent fort les astronomes, et dont les retours ne sont pas calculés, tant est longue et indéfinie la parabole qu'elles décrivent. Est-ce à dire qu'elles ne soient pas soumises, comme tous les astres, à une loi régulière ? Non, certes; mais l'homme n'a pu encore soumettre cette loi à son compas. Il en est ainsi de la loi qui régit les événements humains.

Mais quand Dieu, en de rares circonstances et pour quelques-uns de ses enfants, a daigné soulever un coin du voile éternel, et répandre sur leur front un rayon fugitif du flambeau de la prescience, gardons-nous de crier à l'absurde et de blasphémer ainsi la lumière et la vérité mêmes !

Voici une réflexion que j'ai faite souvent : il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours, des baromètres nous disent le temps qu'il fera demain. Et l'homme ne pourrait point, par un songe, une vision, par un signe quelconque de la Providence, être averti quelquefois de quelque événement futur qui intéresse son âme, sa vie, peut-être son

éternité? L'esprit n'a-t-il pas aussi son atmosphère, dont il peut pressentir les tempêtes et les variations?

Tous les peuples ont eu leurs devins, leurs pythonisses; le peuple juif a eu ses prophètes. Nos demi-savants, enveloppant dans la même ironie le *saint* et le *profane*, le *vrai* et le *faux*, se contentent de rire et de nier. Et la preuve, ajouteront-ils peut-être, la preuve que tout cela n'était qu'un charlatanisme imposé à des temps d'ignorance et de superstition, c'est que les prophètes ne se hasardaient plus à la grande lumière des temps modernes.

Sans répondre aux rieurs incrédules de la jeune France par l'affirmation et la prosternation, comme auraient fait les croyants de la vieille France, je leur ferai humblement observer qu'un prétendu mensonge de tous les peuples ressemble fort à une vérité. Les dogmes de l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ne sont guère fondés sur des bases plus solides, en fait de bases humaines. Je dirai plus, c'est qu'en me servant du simple bon sens qui me reste, les prophètes me paraissent aussi évidents, aussi nécessaires dans les premiers âges du monde, que les académiciens peuvent l'être de nos jours.

Quand le genre humain, tout jeune encore, n'avait point de passé, ou n'avait qu'un passé stérile, une histoire vide, que pouvaient savoir les savants, si ce n'est l'avenir, pour se distinguer des ignorants? Ils devaient donc braquer la lunette de leur intelligence en avant, au lieu de la tourner en arrière comme leurs successeurs. La Providence les avait doués très-justement de cette faculté, la seule qui pût les séparer du grand troupeau des hommes. De là les prophètes. La divination, chez eux, n'était autre chose que la mémoire en sens inverse. Ces érudits des premiers jours voyaient ce qui n'est pas encore, aussi clairement que ceux d'à présent voient ce qui n'est plus et, selon la vigoureuse et poétique expression d'Antoni Deschamps,

Roulaient dans leur esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir.

Néanmoins, quelle que soit la misère du merveilleux dans ce siècle trop positif, il y aurait encore du charme et de l'utilité à en retirer, si tous ceux qui en réfléchissent de faibles éclairs rapportaient à un foyer commun tous les rayons divergents; si chacun, après avoir consciencieusement interrogé ses souvenirs, rédigeait avec bonne foi et déposait dans quelques archives le procès-verbal circonstancié de ce qu'il a éprouvé, de ce qui lui est advenu de surnaturel et de miraculeux. Peut-être quelqu'un se trouverait-il un jour, qui, en rapprochant les symptômes et les événements, parviendrait à recomposer en partie cette science perdue. En tout cas, il composerait un livre qui en vaudrait bien d'autres.

Quant à moi, je suis apparemment ce qu'on appelle un *sujet*, car j'ai eu de tout cela dans ma vie, si obscure d'ailleurs; et je viens le premier déposer ici mon tribut, persuadé que cette vue intérieure du personnage le moins intéressant a toujours une sorte d'intérêt.

Donc, voici mon *fantastique*, c'est-à-dire un choix de *mon fantastique*; j'ai dû en élaguer les choses trop semblables entre elles qui feraient double emploi et triple ennui; puis celles que l'on ne peut dire qu'à son confesseur, à moins qu'on ne soit un Jean-Jacques Rousseau; enfin celles qui se rapportent à des problèmes mystiques dont je n'ai pas eu moi-même la solution, et qui composent une espèce de logogriphe sans mot ou d'apocalypse pour un, entièrement dénuée d'importance pour les autres comme de clarté pour moi. Tout le *petit merveilleux* que je vous donne, lecteur, s'est vérifié dans ma vie réelle. Ceci n'a pas d'autre mérite que d'être vrai. Je ne vous demande qu'une grâce, lecteur: c'est de croire que, si j'inventais, j'inventerais mieux, quelque peu d'imagination que vous m'accordiez. Depuis que je me connais, depuis que je sais lire et écrire, tout ce qui m'arrivait de surnaturel, je le consignais sur le premier papier que je trouvais, comme par instinct et sans réflexion. Plus tard, j'ai rassemblé toutes ces feuilles volantes; j'ai mis de l'ordre dans les récits, de la correction dans le style, et je continue toujours... Ce sont des mémoires d'un singulier genre. Je ne puis en ouvrir les premières pages sans pleurer beau-

coup; il y est parlé de ma mère, qui m'a dit adieu sitôt... Ne riez donc pas, lecteur, des extraits que j'en mets sous vos yeux, tout naïfs et puérils qu'ils sont:

Émile DESCHAMPS.

(La suite prochainement.)

Le Chien des Barricades.

On se rappelle le fameux chien Barricade, qui, pendant la révolution de Février, avait été blessé à l'attaque du Château-d'Eau d'un coup de sabre à la tête et d'une balle dans la cuisse. Le pauvre animal a été adopté par la garde républicaine, qu'il n'a pas quittée depuis lors.

Aux affaires de juin, Barricade, dont les instincts sont décidément belliqueux, a encore suivi sa compagnie dans tous les endroits où elle a donné, et notamment à l'attaque du Petit-Pont, où il a été de nouveau blessé d'un coup de sabre, en grimpant à la barricade, toujours avec sa compagnie en tête. Ce chien est à la caserne des Célestins et il est choyé par tous ces braves militaires à l'égal d'un bon compagnon.

Tous les matins, Barricade prend son café, puis le café est suivi d'un petit verre et d'un morceau de sucre qu'il prend gravement comme un chien qui est persuadé de ce qu'il vaut.

Un fait bizarre, mais dont nous garantissons l'exactitude, c'est que pendant que la garde républicaine se battait avec les insurgés, Barricade, lui, était aux prises avec un chien appartenant à l'ennemi, que la blessure qu'il reçut en ce moment ne parvint pas à lui faire lâcher et qu'il ne quitta que bien et dûment étranglé.

(Le Siècle.)

La Révolte des Blanchisseuses.

On lit dans la *Silhouette* du 23 juillet: — Les blanchisseuses et les repasseuses de Neuilly se sont ameutées contre les maîtres blanchisseurs, qu'elles ont menacés d'une rincée. Heureusement l'autorité, prévenue, a nettoyé la place. Les blanchisseurs ont reçu un savon; les repasseuses se sont remises volontiers aux fers, et le différend s'est arrangé sans faire un pli.

N'est-ce pas le cas de rappeler aux deux partis le proverbe: *Lavez votre linge en famille.*

Petites nouvelles.

Chaque jour voit paraître et disparaître quelques nouvelles feuilles. Le *Bohémien de Paris* n'a pu obtenir le droit de cité: il a été traité comme un vaurien.

Annoncée comme devant paraître le dimanche 23 juillet, la *Sorcière républicaine* (qui n'était rien autre chose que le *Bohémien de Paris* déguisé) a été empêchée dès le tirage des premières épreuves. Pauvre *Sorcière républicaine*, toi qui savais tant de choses, devais-tu ignorer le sort qui t'attendait?

Les affreux canards, le *Perdu Chêne* et l'*Amer du Chêne* n'ont pu, avec leurs titres stupides et leur soi-disant tirage innombrable, paraître deux fois. Dieu soit loué!

Depuis quelques semaines, Paris est positivement empoisonné d'interminables lettres. Qui donc nous délivrera des lettres de Messieurs tels et tels, et des réponses aux lettres de Messieurs tels et tels?

Que signifie, je vous prie, et à quoi peut aboutir la ridicule feuille de J. Arago, soi-disant adressée aux juges des insurgés? Cette feuille vaut-elle la peine qu'on a prise de la défendre, de la pourchasser et surtout de la lire? Quel verbiage! quel galimatias! bon Dieu! Décidément vous êtes bien aveugle, Monsieur Jacques Arago.

A propos des Crieurs.

La plus grande sévérité est exercée maintenant sur les crieurs et vendeurs de journaux. Il faut, sans nul doute, pour empêcher de graves abus, qu'une bonne police soit faite sur la voie publique; mais il faut en même temps ne pas oublier que les crieurs, ces utiles et innocents intermédiaires, sont, pour la plupart, dignes d'un véritable intérêt. Et d'abord, bien des crieurs ne vendent des journaux que depuis qu'ils manquent d'un autre travail: ceci est un fait avéré; ensuite beaucoup d'entre eux souvent ne savent pas lire. Peuvent-ils, dans ce cas, être responsables de ce qu'un imprimeur trop hardi ou coupable imprime et vend? Nous ne le croyons pas.

On parle de ne donner des permis de vente qu'à des individus de vingt et un ans accomplis. Pourtant à quinze ans comme à cinquante il doit toujours être permis d'exercer un travail honnête pour vivre. Il y a parmi les crieurs de journaux des enfants qui nourrissent, seuls, leur père ou leur mère infirmes.

Nous engageons vivement les vendeurs et crieurs à se mettre, le plus promptement possible, en mesure d'avoir leur permis de vente, et nous supplions l'autorité de vouloir bien prendre en considération la malheureuse position de la plupart des vendeurs de journaux.

LES HIBOUX

A mon ami HÉBERT (de Garnay)

GÉRANT DU JOURNAL DU MAGNÉTISME.

3^e édition.

Air: des Trois Couleurs.

Poète obscur qu'un beau jour met en verve,
Saisis ton luth, le soleil a brillé!
Sur les oiseaux qu'abandonna Minerve
Chante, il le faut, ton oeil est dessillé.
De nos aïeux adoptant la manière,
Frappe en chantant sur des êtres ingrats:
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts (bis), non, vous n'y voyez pas!

Cruels oiseaux des vieux châteaux gothiques,
De vos donjons le pouvoir s'est enfui!...
Fauves hiboux des froides basiliques,
A votre voix nul ne tremble aujourd'hui.
Le temps n'est plus où votre fourmilrière
Couvrait le monde, effrayait les États:
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts (bis), non, vous n'y voyez pas!

Que de hiboux couverts d'ignominie,
Pour leurs pareils prodiges de bravos,
Sans examen, refusent au génie
L'encens brûlé sur de pâles travaux!
Tout novateur au front reçoit la pierre;
Sa voix, souvent, redit jusqu'au trépas:
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts (bis), non, vous n'y voyez pas!

Vous qu'Esculape eût chassés de son temple,
Vils trafiquants des humaines douleurs,
Lasse, à la fin, la nature contemple
Avec effroi vos sanglantes erreurs!
Sceptiques vains à l'allure si fière,
Vous savez tout, hors guérir.... Mais, hélas!
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts (bis), non, vous n'y voyez pas!

Lorsque partout la liberté s'avance,
Quoi! des hiboux aux efforts impuissants
Voudraient encor, poursuivant leur vengeance,
Des passereaux étouffer tous les chants!...
La liberté trônera sur la terre;
Tremblez, tyrans, vous tomberez bien bas!
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts (bis), non, vous n'y voyez pas!

Tout radieux, après bien des orages,
Quand du progrès le règne est arrivé,
Disparaissez, oiseaux de noirs présages,
Malgré vos cris le soleil s'est levé!
Fuyez! fuyez! ou sur votre pousière
Demain le Temps imprimera ses pas!...
Pauvres hiboux qu'aveugle la lumière,
Les yeux ouverts (bis), non, vous n'y voyez pas!

23 Mai 1847.

Amédée THULLIER.

RÉCLAMATION.

A Monsieur le rédacteur du Journal le Révéléateur.

Monsieur, vous avez inséré dans votre journal, d'après l'*Estafette*, les rapprochements des circonstances et événements qui ont précédé et suivi la chute de Charles X et de Louis-Philippe I^{er}. Ce travail étant mon œuvre, et cette œuvre, plus étendue que ce que vous avez publié, étant destinée à être répandue dans le public par la voie du commerce de la librairie, je vous prie d'annoncer dans votre plus prochain numéro que cet écrit, qui se vend 40 c. au profit des pauvres du XI^e arrondissement, se trouve chez tous les libraires et marchands de nouveautés. Agréez, etc.

Alphonse LANGELOIS.

Le Directeur: Amédée THULLIER.

Paris. — Imprimerie d'A. RENÉ, rue de Seine, 32.